

Princesse des Abysses

(Manon Sellier)

Ô lumière de ma vie, ô ange de mes nuits, je me souviens de vos beaux yeux, noirs tels les reflets de l'océan dans ses plus obscurs soirs. Il est des jours, il est des nuits, il est parfois même des moments hors du temps, à l'infini, où je m'y noie à nouveau. Rêvant, éveillé, de sentir une fois encore les larmes de vos sombres yeux tomber sur mon épaule, pluie de rêveries et de peines que j'aimais à soulager de mes baisers sur vos joues mouillées, de mes mots d'amour les plus sincères au creux de vos oreilles, de mes mains qui serraient les vôtres, ne vous laissant jamais partir, ô grand jamais. Je me souviens de vous, mais de moi, vous en souvenez-vous ? J'aime à me remémorer chaque instant en votre présence, mais le plus beau d'entre tous me reste le plus douloureux, et pour rien au monde je ne voudrais l'oublier, pour rien au monde je ne voudrais vous oublier. Vous souvenez-vous de ceci ? Nous marchions sur la plage d'une crique, pieds nus, main dans la main, au bord de l'océan un beau soir d'été. Les vagues caressaient doucement nos pieds. La ville était bien loin, et nos soucis évaporés dans la brise fraîche de la soirée. Nos tourments s'en étaient allés avec le soleil qui déclinait à l'horizon, se couchant sur le lit de l'océan, y reflétant un sublime reflet d'or, qui laissait à penser que la profondeur de ces eaux recélait plus de richesses que le monde terrestre ne pouvait en compter. Seuls quelques nuages commençaient à doucement s'amonceler dans le ciel de cette nouvelle nuit qui tombait, encore une autre à vos côtés. Ils ne pouvaient troubler mon bonheur, ne pouvaient assombrir ma nuit, laquelle, par votre seule présence, vous illuminiez. Bien que le ciel soit devenu de plus en plus sombre, que ces nuages se soient avérés plus menaçants qu'ils ne l'avaient semblé aux premiers abords, alors qu'ils avaient laissé échapper quelques fines gouttes de pluie, nous ne nous inquiétions guère. Je sentais les larmes des nuages ruisseler sur ma peau, sur mon visage, et je les voyais se poser avec une douce violence sur vos épaules et vos bras nus. Que vous étiez belle, dans votre robe noire, ornée de dentelle ! Vous étiez pour moi telle une princesse des ténèbres. Magnifique, sombre, mystérieuse. Vous me parliez de vous, de vos rêves, de vos passions, de vos secrets, de vos péchés inavoués et inavouables, et je vous écoutais avec attention, buvant chacune de vos paroles avec délectation, votre voix mélodieuse était si douce à mes oreilles que jamais je n'ai pu m'en lasser. La musique enchanteresse de vos paroles fut tout à coup troublée par un lointain bruit de tonnerre, comme si les dieux là-bas s'étaient brusquement mis en colère. Vous sembliez ne pas y prêter la moindre attention, vous continuiez à vous confier, à vous confesser. Moi, je n'osais vous interrompre pour vous demander de rentrer ; jamais je n'aurais voulu qu'un instant si magique s'arrête pour si peu de chose. Le vent s'était levé, présage de l'orage. Votre longue robe noire volait au vent, ondulait telles les vagues qui, peu à peu, grandissaient. Nous nous sommes arrêtés de marcher, vous vous êtes arrêtée de parler, je vous ai regardée longtemps, tendrement. Lorsque je regardais vos grands yeux noirs, même dans l'obscurité de la nuit, je ne pouvais m'empêcher de retomber, indéfiniment, amoureux de vous. J'oubliais alors tout ce qui nous entourait. J'oubliais le vent, j'oubliais la pluie, j'oubliais le tonnerre et la colère des dieux. J'oubliais tout pour vos beaux yeux. A nouveau, j'ai eu

envie de vous dire de rentrer. Mais je ne l'ai pas fait. Aurais-je dû ? Je n'ai pas su. Alors je me suis simplement contenté de prendre vos mains dans les miennes, restant enfermé dans un silence qui voulait dire tant de choses que je n'ai jamais vraiment su vous dire. La pluie se faisait de plus en plus forte, et nous étions là, seuls mais à deux, immobiles mais bel et bien vivants. J'aurais pu prendre peur devant ces allures de fin du monde, j'aurais pu vouloir être partout ailleurs, partout sauf ici. Mais à quoi bon être ailleurs, si ça n'avait pas été avec vous ? Ainsi, lorsque le vent soulevait de hautes vagues, que la pluie nous inondait, que le tonnerre grondait, je vous embrassais. Les éclairs qui déchiraient les cieux illuminaient votre visage le temps d'une fraction de seconde, et votre peau pâle rayonnait alors de mille feux, de mille lumières, qui m'éblouissaient tant, qui m'éblouissent encore. Mais d'un coup, sans crier garde, vous avez enfoui votre doux visage au creux de mon épaule, et j'entendais vos sanglots étouffés à travers le bruit assourdissant des torrents de pluie qui s'abattaient sur nous. Je pouvais sentir la chaleur de vos larmes, et les tremblements de votre corps parcouru de frissons de tristesse et de froid contre le mien. J'ai passé mes bras autour de votre taille, et je vous ai murmuré que tout se passerait bien. Je ne savais pas encore ce que signifiait ce « tout », je ne savais même pas la raison de votre peine survenue en quelques secondes seulement. Pour tout vous dire, je ne savais pas grand-chose, si ce n'est que je vous aimais tant. Et, lorsque vous vous êtes retirée de mon étreinte, la lueur des éclairs laissa apparaître la peur sur votre visage. Vos yeux, ô quelle n'est pas ma peine de le dire ! vos yeux semblaient ne pas me reconnaître. Un rideau de pluie séparait nos deux corps, nos deux âmes si unies autrefois paraissaient ainsi se séparer. N'ajoutant aucune parole, vous m'avez tourné le dos pour vous en aller. La forme de votre longue robe noire s'effaçait peu à peu à mesure que vous avanciez dans les ténèbres pluvieuses, jusqu'à ce que je ne puisse plus discerner aucune couleur qui vous ait appartenu. Je suis resté là, immobile, seul, véritablement seul. Il me fallut de longues secondes pour recouvrer mes esprits, et comprendre que vous étiez partie sans jamais avoir l'intention de revenir un jour, un soir ou une nuit. Ne pouvant accepter cela, je partis à votre recherche à travers ces mêmes ténèbres pluvieuses que vous aviez empruntées. J'aurais pu demander à chaque goutte d'eau si elle vous avait aperçue, tant mon désir de vous revoir était grand. Mais en avais-je vraiment le temps ? Au lieu de mener cet interrogatoire infini, je courais à travers les torrents de pluie et les violentes bourrasques de vent qui ralentissaient chacun de mes pas, désespéré de vous retrouver. J'ai pensé un instant que vous aviez disparu pour toujours, comme ces déesses qui ne restent jamais longtemps sur Terre et repartent bien trop vite pour les cieux. Vous en aviez la beauté, vous en aviez la bonté. La chance, peut-être, a bien voulu me venir en aide, lorsque, tout à coup, un éclair d'une rare intensité irradiait de sa puissante lumière bleutée. C'est alors que je vous ai aperçue. Vous vous teniez debout, à quelques mètres de moi. Vous admiriez l'épave d'une embarcation échouée sur la plage. D'un pas rapide, décidé et affirmé, je me suis avancé vers vous et j'ai posé ma main sur votre bras, je vous ai ordonné de rentrer, car cela suffisait. Je vous ai dit que vous aviez perdu

la raison, je vous ai implorée de m'écouter, je vous ai suppliée de me suivre. Mais vous n'avez rien fait de cela. Votre esprit, déjà, était parti ailleurs, bien loin d'ici, dans un endroit que sans doute je ne connaissais pas et que je ne connaîtrai jamais. Toutes mes paroles se perdaient dans les airs, et se voyaient plaquées au sol par chaque goutte de pluie ou bien s'envolaient avec le vent avant d'être réduites en cendres par la foudre. Vos yeux restaient rivés sur la carcasse du navire. Mes doigts glissèrent le long de votre bras pour vous prendre la main, et je fus rassuré de sentir que vous ne me la refusiez pas. Nous sommes restés un moment comme cela, à nouveau main dans la main, mais cette fois vous ne disiez rien. Je vous ai dit que je vous aimais, vous n'avez rien répondu. Simplement, vous avez détaché votre regard de ce vieux bateau, et vous avez tourné votre visage blême vers moi. Il n'exprimait aucune émotion, aucun amour, comme si encore vous teniez la main d'un parfait inconnu. Puis vos doigts, les uns après les autres, ont délaissé les miens. Je vous ai retenue, je ne voulais pas vous laisser partir une seconde fois. C'est à ce moment seulement que vous avez daigné me parler, me suppliant de vous laisser partir, me disant que vous deviez rentrer. Vous vous êtes emportée, d'une colère plus effrayante et plus foudroyante que celle de tous les dieux et de tous les orages qu'ils auraient pu provoquer en unissant leurs forces. J'ai cédé, à contrecœur. Je vous ai vue monter, marche après marche, pénétrant dans l'embarcation échouée. C'est alors que j'ai vu sortir, par la porte d'une cabine, un homme qui devait avoir votre âge, sinon un peu plus, et qui est venu vous attendre en haut des marches. Il ne semblait pas surpris d'être ici, ni d'avoir échoué son navire, et encore moins de vous voir en gravir les marches. Il vous a prise dans ses bras lorsque vous êtes parvenue à sa hauteur. J'ai alors senti mon cœur s'arrêter, de vous voir dans les bras d'un autre, de vous voir aimée d'un autre que moi, cet autre qui de suite parvenait à faire apparaître sur votre doux visage un sourire qui semblait si sincère. Vous n'avez point songé à vous tourner vers moi, vous noyant d'ores et déjà dans les yeux de votre marin sorti des profondeurs de l'océan. Il vous a prise doucement par la main, et vous a entraînée à l'intérieur de la cabine de ce bateau à l'apparence lamentable. Et, presque aussi rapidement que le tonnerre éclate et que l'éclair déchire le ciel, l'embarcation a disparu, glissant et s'engouffrant dans les abysses. A la surface de l'océan, il n'y avait rien de plus que le mouvement violent des vagues, rien de plus que la pluie qui s'abattait bruyamment annihilant tout autre bruit, rien de plus que rien, pas même un signe de vous. Pas un signe de la carcasse du navire, et moins encore du marin qui vous arrachait à moi pour toujours.

Dorénavant, lorsque je contemple l'océan, j'observe le mouvement répétitif et envoûtant des vagues, espérant vous voir revenir avec l'une d'entre elles, vous imaginant apparaître dans leur écume. Lorsque j'aperçois un bateau échoué sur une plage, j'espère de toute mon âme vous y voir, mais l'espérance n'y suffit pas ; et vous n'êtes pas là. Lorsque l'orage gronde, je m'assois face à l'océan, et je vous attends. Dans cette attente de chaque seconde, de chaque minute, de chaque jour, je pense à

vous. Je pense à nous. Mais parfois, vous savez, je me pose tant de questions, questions sans réponses et qui torturent mon esprit amoureux et désespéré face à cet espoir infini. Notre amour a-t-il seulement un jour été vrai, ou tout ce temps votre esprit voyageait-il déjà ailleurs ? Je cherche encore et toujours la réponse, dans le tumulte des vagues, dans les reflets de l'eau, dans les profondeurs qu'on ne voit pas, vers les abysses emplis de mystères.

FIN